

Laudatio

Elena Pessini

Discours prononcé à l'occasion de la remise de la *Laurea ad honorem* à Patrick Chamoiseau le 30 septembre 2021 à l'Université de Parme

Monsieur Le Recteur,

Mesdames et Messieurs en vos titres et qualités,

Nous sommes aujourd'hui réunis pour attribuer à Patrick Chamoiseau une des plus hautes distinctions académiques et culturelles que l'université italienne puisse conférer. Dans ce contexte, j'ai la tâche, et j'en suis honorée, de vous accompagner dans une traversée de la vie et, surtout, de l'œuvre de Patrick Chamoiseau au cours de laquelle mon propos est de vous faire connaître la très grande valeur de sa production littéraire. Une production, désormais très vaste, qui s'est développée sur tous les fronts de l'écriture (romans, nouvelles, essais, poèmes, théâtre, récits pour enfants, scénario de films, manifestes...).

Avant d'entrer dans le vif du sujet et de mener à bien ma tâche, j'aimerais souligner que, parmi toutes les universités qui dans le monde lisent, étudient, commentent, traduisent ses textes, plus qu'ailleurs, Patrick Chamoiseau est ici chez lui. Dans une demeure qui lui a été préparée par une longue tradition de recherches qui ont comme objet la littérature écrite en langue française en dehors des strictes frontières de l'Hexagone, une tradition inaugurée par Mme Carminella Biondi, actuellement Professeure émérite à l'Université de Bologne, et consolidée au fil des années par Mme Mariolina Bertini. Carmine Biondi a été une pionnière de ces recherches dès les années 70, elle a formé dans le lieu où nous nous trouvons, dans les salles du premier étage de l'édifice qui nous voit réunis aujourd'hui, des générations d'étudiants, donné naissance, dans notre université, à un laboratoire de spécialistes, nourri la passion intellectuelle des jeunes et



Edizioni
Ca' Foscari

Submitted
Published

2021-01-04
2021-12-20

Open access

© 2021 | Creative Commons Attribution 4.0 International Public License



Citation Pessini, E. (2021). "Laudatio". *Il Tolomeo*, 23, 25-34.

stimulé un très vif intérêt pour une littérature qui ne cesse d'innover, voire de démonter, l'art du récit et d'expérimenter de nouveaux langages en partant de la langue française qui est ainsi revisitée, bouleversée, réinventée.

Je vous propose d'entreprendre notre parcours dans le lieu où tout a commencé, que Patrick Chamoiseau lui-même nous présente dans un des volumes de l'autobiographie¹ qu'il a consacrée aux premières années de son enfance et de son adolescence : l'habitation de la Rue François-Arago, à Fort-de-France, en Martinique. C'est une demeure instable, exposée aux nombreux cyclones qui secouent les Caraïbes, aux tremblements de terre, miraculeusement sauvegardée par le génie de Man Ninotte² qui sait inventer le toit qui manque et la nourriture qui n'est pas toujours au rendez-vous. La fragilité est la marque de ce lieu qui laisse entrer les pluies, les insectes, les intempéries, le vent caraïbe capable de tout déraciner mais, de façon inattendue, les livres aussi ont réussi à s'y faufiler. Les récits au sein desquels les écrivains évoquent leur enfance incluent presque toujours le moment où une conscience, lorsqu'elle est encore très jeune, rencontre les livres et les bibliothèques qui les abritent. Pour rester dans le domaine francophone, je citerai, à titre d'exemple, Jean-Paul Sartre qui inaugure la première partie de son roman *Les Mots*, intitulée *Lire*, avec la description de l'immense bibliothèque parisienne de son grand-père où il aura la permission de satisfaire sa grande curiosité intellectuelle :

J'ai commencé ma vie comme je la finirai sans doute : au milieu des livres. Dans le bureau de mon grand-père, il y en avait partout ; défense était faite de les épousseter sauf une fois l'an. Avant la rentrée d'octobre. Je ne savais pas encore lire que, déjà, je les révérais, ces pierres levées : droites ou penchées, serrées comme des briques sur les rayons de la bibliothèque ou noblement espacées en allées de menhirs, je sentais que la prospérité de notre famille en dépendait. (1964, 37)

Une façon de dire que les hommes passent mais les bibliothèques restent, surtout si elles ont été soigneusement édifiées au cours des longues années qui ont servi à constituer une grande famille de la bourgeoisie parisienne. Dans la maison de la Rue François-Arago il n'y a guère de place pour une bibliothèque, les livres n'ont pas accumulé la marque des siècles, ce sont les frères et sœurs plus âgés de

1 L'autobiographie de Patrick Chamoiseau est composée de trois volumes publiés chez Gallimard dans la collection *Haute enfance* : *Antan d'enfance* (1990), *Chemin d'école* (1994) et *À bout d'enfance* (2005).

2 L'ouvrage que Patrick Chamoiseau consacre à sa mère, Man Ninotte, après sa mort, conclut son autobiographie même s'il n'en fait pas partie *stricto sensu* (2016).

Patrick Chamoiseau qui les ont apportés, comme butins des prix obtenus à l'école pour des mérites scolaires, les Prix d'excellence attribués à la fin de l'année par l'école française, fort compétitive. Les volumes sont invisibles, ne sont pas exposés, ne peuvent être comparés à un matériau éternel, ne sont pas imposants et n'appellent aucune vénération ; ils sont conservés dans une boîte qui était, à l'origine, destinée à autre chose :

La caisse-à-livres était une caisse de pommes de terre, d'un bois blanc relié par une tresse de fil-fer. Man Ninotte l'avait fourrée dans un fond de penderie, sous les linges d'enterrement. Temps en temps, le négrillon y provoquait la fuite d'une souris qui avait grignoté la douce colle d'un livre. [...] Dans la boîte, les livres avaient confit sous une couche de poussière. Leur papier s'était jauni, un peu durci. Ils étaient craquants comme bambous en carême. Des lectures peu assidues ne les avaient pas usés, mais des ravets de passage les avaient tachés. Ils semblaient provenir, presque intacts, d'un autre âge. Le négrillon avait parfois l'impression qu'ils avaient glissé des mondes fabuleux dont leurs images attestaient l'existence. Quand on en soulevait un, il s'accrochait aux autres par des fils d'araignée. (1994, 186-7)

L'objet-livre caché au milieu du linge exerce une fascination et une attraction qui durera au fil des années ; à partir de la rencontre avec cette vieille boîte, c'est une fréquentation ininterrompue qui commence. Patrick Chamoiseau ne cessera jamais de chercher à résoudre les mystères cachés au milieu des pages et, ensuite, à son tour, de faire naître des univers et des personnages. Longtemps après la publication de ce récit, dans son dernier travail littéraire, *Le Conteur, la nuit et le panier* publié cette année, Chamoiseau revient sur la modalité à travers laquelle, lorsqu'il est enfant, il entre en contact avec le papier imprimé à Fort-de-France :

Quand [Man Ninotte] découvrit que j'aimais lire, elle entreprit de vider la brouette d'un djobeur, posté le mercredi aux abords du marché-aux-poissons, lequel vendait des rebuts de librairie dont on avait pris le soin de supprimer la couverture. Il vendait en petits-lots-ficelés livres, brochures, opuscules, photos-romans, magazines, almanachs, bandes dessinées... [...] Je commençai à lire ainsi, de petits-lots-ficelés en petits-lots-ficelés, sans trop discriminer, apprenant à fonder le plaisir de la lecture sur les lois du hasard et le seul feu d'une circonstance. (2021, 38-9)³

3 Cet épisode est déjà présent dans l'essai *Écrire en pays dominé*, un essai où Chamoiseau illustre le parcours de sa formation intellectuelle : « Man Ninotte me char-

La première bibliothèque de Chamoiseau n'a pas la rigidité de la pierre, ses premiers livres ne sont pas des livres-monuments, intouchables, mais, au contraire, dépourvus de couverture, ils se prêtent à être mélangés comme un jeu de cartes. À l'image de la culture créole qui a dû s'inventer en rupture avec un passé muet, nié par la traite négrière, construite avec ce qui reste de la tradition africaine, mais aussi de la tradition amérindienne, et, dans une certaine mesure, ce qui reste de la tradition européenne, la bibliothèque de Chamoiseau est, dans un premier temps, improvisée. Même si, au fil des années, ses lectures seront de plus en plus le fruit d'un choix volontaire, la soif d'histoires qui caractérise sa jeunesse ne cessera de l'habiter et le poussera à chercher dans les œuvres d'écrivains apparemment très loin de lui, de par leur formation, leur appartenance sociale et culturelle, les secrets de leur art. Il n'est pas étonnant que des écrivains comme Aimé Césaire et Édouard Glissant soient ses maîtres ; il s'agit, à deux moments successifs du XX^e siècle, de références incontournables pour quiconque s'apprête à devenir écrivain dans les petites Antilles françaises. Il est beaucoup plus surprenant que Chamoiseau établisse aussi des connexions intellectuelles avec le romancier américain William Faulkner et, dans le domaine francophone, avec Saint-John Perse, né en Guadeloupe mais fils de grands propriétaires blancs, descendant de la caste des békés.

L'œuvre de Chamoiseau surprend et fascine le lecteur non seulement par la richesse d'une parole écrite qui a su unir, mélanger, émulsonner dirait-il, des traditions aussi différentes que le roman-policier occidental⁴ et les récits que le conteur, le narrateur d'histoires des plantations, inventait pour les esclaves réunis autour des flambeaux après une journée de travail, mais aussi pour son enquête attentive sur les mécanismes de l'écriture, sur les coulisses de l'acte créatif, pour sa recherche entêtée de ce que doit être la littérature et sur ce qu'écrire veut dire. C'est entre autre pour les caractéristiques de sa recherche que Patrick Chamoiseau a pu enseigner sur la chaire d'«Écrivain en résidence», créée en 2019 par le Centre d'écriture et de rhétorique du siège parisien de Sciences PO. Cette chaire a été voulue par le gouvernement de la Grande École comme un laboratoire où les étudiants peuvent réfléchir sur les mécanismes de l'écriture créative et où chacun d'entre eux a l'opportunité de trouver une voix

royait tout ce qui lui paraissait être un livre. Elle les achetait des mains d'un djobeur du marché qui s'était fait spécialité des rebuts de librairie. On lui laissait les vendre à vil prix à condition d'en arracher les couvertures. Il en faisait de petits lots par genre et les vendait cinq ou dix centimes selon les lois de la pesée ou celles d'une couleur dans les pages. Ainsi, chaque jeudi, Man Ninotte me ramena des liasses hétéroclites ficelées par le djobeur » (1997, 39).

⁴ Le roman *Solibo Magnifique* (1988) peut être lu, entre autres, comme un pastiche du genre policier. *Hypérior victimaire* (2013) adopte la forme du polar.

expressive qui lui serait propre. Dans les romans de Patrick Chamoiseau, dans ses récits, narrateur et écrivain ne sont jamais invisibles, ils entrent dans le jeu du récit pour en illuminer les mécanismes mais aussi pour en souligner la complexité. L'écriture des essais, en revanche, est souvent consacrée à une enquête, à travers la lecture et le commentaire d'autres œuvres, sur les motifs de l'acte créatif, du dévoilement de l'apport que chaque artiste a fourni à la littérature. *Écrire en pays dominé*, publié en 1997, présente sa bibliothèque mentale, rebaptisée pour la première fois « sentimenthèque ».⁵ La liste des raisons pour lesquelles chacun des auteurs abordés a suscité un intérêt est impressionnante, Chamoiseau dessine une cartographie de la littérature mondiale, permettant ainsi au lecteur d'établir des passerelles et des relations entre écrivains qui sont souvent aux antipodes. Il rend visible et palpable ce qui reste souvent mystérieux, le moment où la lecture devient écriture :

On n'écrit pas avec toute une bibliothèque, juste avec ce qui a pu atteindre nos chairs. L'Écrire fait vibrer les cordes d'une sentimenthèque : de la partie la plus libre, la plus folle, la plus ouverte, la plus variée et la plus large de soi. Les auteurs de votre sentimenthèque, avouables ou pas avouables, se tiennent à vos côtés au moment de l'Écrire. Ils sont auprès de vous quand l'inconnu de la création est invoqué. (2021, 43)

La sentimenthèque est en 1997 évidemment provisoire, elle grandira pendant toute l'existence de Patrick Chamoiseau ; il la complète dans son dernier essai en fournissant quelques exemples, il ajoute quelques noms et explicite certaines influences. À côté d'une vaste galerie de portraits dont je ne peux vous citer que quelques noms, pour des raisons de temps (Defoe, Walcott, Soljenitsyne, Rilke, Borges, Stevenson, Kipling, Apollinaire, Octavio Paz...), certaines présences attirent notre attention. Dans sa sentimenthèque, en plus des noms plus ou moins célèbres mais qui appartiennent tous à la grande famille des hommes de lettres, il souligne l'importance de trois voix : celle des fuyards, des nègres marrons comme on les appelle dans les petites Antilles, la voix du conteur créole et le cri qui provient de la cale négrière. Arrêtons-nous sur ce que Patrick Chamoiseau porte en lui de ces trois influences qui ont nourri sa créativité :

⁵ Patrick Chamoiseau fournit lui-même cette définition du mot dans *Écrire en pays dominé* : « Comme toujours, quand je me lance à l'abordage de moi-même, les livres-aimés, les auteurs-aimés, me font des signes. Ils sont là. Ils m'habitent en désordre. Ils me combent d'un fouillis. Tant de lectures depuis l'enfance m'ont laissé mieux que des souvenirs : des sentiments. Mieux qu'une bibliothèque : une *sentimenthèque*. Frisson. Sentiment... » (1997, 23-4).

- Du nègre marron** : Le bruit de l'eau dans les arrières-ravines, et le vent qui se tait dans les Hauts [...]
- De la cale négrière** : Ce cri, ho !... Visiteur familial. [...]
- Du conteur créole** : D'abord en rire. Il faut en rire. Vaut mieux en rire. (255-8)⁶

Des voix dépourvues d'identité, qui n'ont laissé aucun témoignage tangible de leur existence. L'écrivain du XXI^e siècle non seulement les décline parmi les motifs de son inspiration mais leur confère la même dignité que celle des grandes voix de la littérature mondiale. Habité par le cri primordial des noirs enfermés dans le ventre des bateaux négriers, Chamoiseau a su écouter et retrouver le silence et la force symbolique de ceux qui, au risque de leur propre vie, décidèrent de briser les chaînes. Le conteur créole n'a pas, lui non plus, laissé de trace écrite mais de ce qu'on appelle communément l'« oraliture »⁷ il est resté une pratique du récit qui fait largement usage de l'ironie, de l'humour et de la dérision. L'artiste contemporain a repris cette modalité narrative, s'en est approprié dans un jeu de contaminations littéraires qui mettent en contact non seulement des mondes différents, des poétiques différentes, mais aussi des époques différentes. Je vous laisse le loisir de méditer cette affirmation stupéfiante que nous trouvons dans *Le Conteur, la nuit et le panier* : « Je crois que Rabelais est un conteur créole » (2021, 234). Un parfait exemple, me semble-t-il, des contaminations dont je vous ai parlé mais aussi de la pratique de l'ironie et du sourire.

Toutefois, l'œuvre de Patrick Chamoiseau ne se nourrit pas seulement de livres ; sa formation en sciences juridiques et sociales lui permet de porter un regard très concret sur la réalité. Éducateur, opérateur dans le domaine social, il a contribué à récupérer des jeunes en situation de détention et lui-même, en citant un épisode de son expérience personnelle, réussit à donner la mesure des liens très forts qui existent entre la littérature et la vie, la littérature et le réel. Au cours de la période où il travaille dans la prison de Fleury-Mérogis en France, il découvre qu'un jeune détenu a commandé le *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire et il entrevoit la possibilité de le sortir du désespoir dans lequel il a succombé :

⁶ L'exergue du roman *Solibo Magnifique* place de la même façon la narration sous le signe de l'humour. « *L'ethnologue* : - Mais, Papa, que faire dans une telle situation ? - D'abord en rire, dit le conteur » (1988, 13).

⁷ « Il s'agit de parvenir à une totalité ouverte de l'expression, qui s'alimente de l'oral et de l'écrit, mais qui ne saurait être la seule addition de l'oral et de l'écrit, et cela, que l'on se situe du côté de l'oral ou que l'on avance du côté de l'écrit [...] Et, plus que jamais, l'écrivain créole assis devant sa feuille perçoit à quel point, sur cette tracée opaque située entre l'oral et l'écrit, il doit abandonner une bonne part de sa raison, non pour déraisonner mais pour se faire voyant, inventeur de langages, annonciateur d'un autre monde » (1994, 158).

Je lui signalais des livres, et lui en apportais secrètement : Naipaul, Carpentier, Lezama Lima, Roumain, Stephen Alexis, Guillén... Sa cellule se remplit de la Caraïbe, puis (avec Faulkner, Amado, Marquez, Roa Bastos, Asturias...) de l'Amérique des plantations. (1997, 88)

Le Cahier d'un retour au pays natal a agi comme un détonateur pour le jeune antillais qui a reconnu dans les vers de Césaire la réalité de sa Martinique, le texte l'a envoûté. À cette époque, Patrick Chamoiseau n'a encore rien publié et, pour lui offrir des textes qui attirent son attention, il puise dans toute la production littéraire qui, au-delà des langues différentes, s'est fixé l'objectif de proposer un portrait des sociétés caraïbes d'un point de vue interne. Peut-être, nous l'imaginons, cet épisode aura contribué à convaincre Chamoiseau que le moment était venu de mettre en avant sa propre vision du monde créole, un véritable creuset où se sont rencontrés tant de mondes, des cultures différentes, un univers qui demandait à être raconté. Ses premiers romans, *Chronique des sept misères* et *Solibo Magnifique* répondent justement à cette urgence. Patrick Chamoiseau écrit dans le « Prologue » du manifeste *Éloge de la créolité* : « Ni Européens, ni Africains, ni Asiatiques, nous nous proclamons créoles » (Bernabé, Chamoiseau, Confiant 1993, 13). Grâce à lui, la société créole, le monde créole, le monde des îles et ses habitants vont occuper le devant de la scène. Le roman *Texaco* (1992) propose une fresque narrative qui raconte l'histoire et les batailles d'un quartier de Fort-de-France et, tout en restant solidement ancré dans notre monde contemporain, l'écrivain y remonte le cours des siècles pour arriver à ce moment qui mérite encore d'être raconté, la période de l'esclavage, pour souligner comment les grandes transformations mondiales ont leur origine à cette époque, à travers la mise en contact de peuples contraints à vivre ensemble.

Toutefois Chamoiseau n'est pas un ethnologue mais un écrivain, un artiste, comme lui-même le précise souvent dans ses interviews. Si dans un premier moment, au cours de sa jeunesse, sa démarche pouvait sembler se rapprocher de l'intention de faire « un inventaire du réel » – pour le dire avec les mots d'un autre grand penseur martiniquais, Frantz Fanon – des coutumes, des habitudes, des langages, de la culture, des formes de l'oraliture pratiquée par les rares conteurs qui faisaient encore entendre leur voix, cette activité reste un travail préparatoire qu'il délaissera bien vite.

Il abandonnera le magnétophone avec lequel il a essayé de fixer de façon indélébile, de sauver, la voix pas claire des conteurs pour devenir un 'Guerrier de l'imaginaire'. Pour imaginer la Traite, déclarée grâce aux batailles qu'il a menées en 2001, par le Parlement français crime contre l'humanité, imaginer les chaînes, les vies suspendues, les révoltes, l'indicible lieu de désespoir que furent les plantations de l'Amérique Centrale et fixer sur le papier une histoire jamais vé-

ritablement écrite. La représentation de l'esclavage parcourt toute l'œuvre de Patrick Chamoiseau comme un leitmotiv qui la caractérise, nous le voyons dans la saga de *Texaco*, dans l'épopée *Biblique des derniers gestes* (2002), dans le roman *Un dimanche au cachot* (2007) et dans un récit dont la brièveté le distingue des textes que je viens de citer. Avec *L'Esclave vieil homme et le molosse*, Chamoiseau se démarque d'un quelconque réalisme ou fidélité historique à ce qui advenait dans l'univers infernal de la plantation esclavagiste. Un esclave, désormais âgé, a passé toute son existence en captivité auprès de la fournaise où l'on travaille la canne à sucre pour la transformer en rhum exporté dans toute l'Europe. Travailleur expert, sa présence est très précieuse pour le colon, son maître. Arrivé à la fin de son existence, il va oser l'impensable pour un homme de son âge, la fuite, la course folle dans les mornes, pour sortir de la suffocante damnation du travail servile. Doué d'une énergie extraordinaire pour son âge avancé, il se livre aux bois, à la végétation qui l'entoure et il trouve refuge dans sa terre, et il découvre, pour la première fois, de lui appartenir. Patrick Chamoiseau offre aux descendants d'esclave un récit fondateur, une légende, un rêve qui va bien au-delà de la simple célébration du désir de liberté. L'autre protagoniste du récit est un chien, le molosse qui le suit. Entraîné par son maître à déchirer la chair des esclaves qui tentent la fuite, il n'a jamais échoué dans sa mission et a toujours ramené à la grande case les rebelles, morts ou vifs. Cette fois, Patrick Chamoiseau a imaginé un épilogue différent, le récit de la poursuite lui a permis d'offrir sa vision personnelle de l'horreur perpétrée dans les Caraïbes, à ce moment donné de l'histoire, mais surtout de proposer un final qui synthétise sa vision du monde. Le molosse que le colon a fait arriver de France, en lui faisant connaître l'abîme de la traversée de l'Atlantique dans le bateau négrier, est programmé pour propager la mort. Impitoyable, monstrueux, « maladivement vivant », pour le dire avec les mots de l'auteur, il est le produit le plus représentatif d'une société aliénée. Toutefois, à la fin de la course-poursuite, le molosse s'arrête et change la donne :

Le monstre se rapprocha encore. Il perçut des choses que son esprit ne pouvait pas envisager. Il écarta bientôt ses propres souvenirs. Il écarta la masse de ses instincts où sommeillaient des conduites à tenir. Il se livra à ce qu'il recevait. Il regarda comme, du haut d'un abîme on regarde le crépuscule d'un astre, ou le grand-œuvre de sa naissance. Il ne savait pas trop. Le monstre s'approcha encore de l'être et, sans trop savoir pourquoi, avec la conviction dont il était capable, se mit à le lécher. Il ne léchait pas du sang, ou de la chair, ou de la sueur de chair. Il ne prenait pièce goût. Il léchait. C'était l'unique geste qui lui était donné. (1997, 125)

Chamoiseau, avec cette parabole, cette allégorie, fait exploser le récit traditionnel qui présente le monde des plantations comme un univers uniquement porteur de désespoir. Dans une construction narrative qui s'apparente à une vision, l'écrivain imagine une relation différente, un affrontement qui peut, à tout moment, se transformer en un échange. Même si de façon brutale et inhumaine, dans l'éparpillement de terres qui constituent les Caraïbes, s'est mise en place, voilà des siècles, l'anticipation des grandes transformations que notre monde contemporain connaît aujourd'hui. Le poète nous accompagne dans ce passé pour nous permettre de comprendre les contextes où se manifestent, même si de façon brutale et forcée, des relations qui redessinent le monde. Son imaginaire reconsidère l'Histoire mais sa vision concerne aussi le présent, les nouveaux rapports qui lient les êtres humains, appelés à se rencontrer, à se mélanger, et sa prose poétique séduisante et magique, l'empreinte de son écriture, nous invite à rêver un monde nouveau.

Son engagement n'agit pas seulement sur le front poétique, je voudrais souligner l'importance d'un texte publié en 2021, *Manifestes* (Glissant, Chamoiseau 2021), qui recueille les textes écrits au cours de la première décennie du XXI^e siècle en collaboration avec son maître et son ami Édouard Glissant, pour souligner l'urgence de nommer les priorités du siècle qui était en train de naître : sauvegarder « l'intraitable beauté du monde », préserver la Terre, les écosystèmes, veiller afin que ne surgissent pas de nouveaux murs cachés derrière des idéologies violentes, réaffirmer le droit de chaque homme à habiter la terre, dans tous ses lieux, le principe de l'accueil de l'autre. Il a spécifiquement consacré un texte, *Frères migrants*, à ceux qui sont contraints au voyage où il s'insurge contre l'indifférence et la banalisation d'un drame qui concerne des milliers de femmes, d'hommes et d'enfants. Dans une analyse lucide des raisons qui ont conduit de fait au silence, voire même à l'hostilité, de la communauté internationale, le narrateur de *Frères migrants* sollicite le lecteur, lui demande de prendre une position, de s'exposer. Le texte se termine avec une *Déclaration des poètes*, au rythme incantatoire, que Patrick Chamoiseau place sous l'égide des nombreux écrivains qui l'ont inspiré, dont la formule rappelle la *Déclaration des droits de l'homme*, proclamée cette fois par des artistes qui pourront peut-être être entendus plus que d'autres quand ils déclarent :

Les poètes déclarent qu'aller-venir et déviner de par les rives du monde sont un Droit poétique, c'est-à-dire : une décence qui s'élève de tous les Droits connus visant à protéger le plus précieux de nos humanités ; qu'aller-venir et déviner sont un hommage offert à ceux vers qui l'on va, à ceux chez qui l'on passe, et que c'est une célébration de l'histoire humaine que d'honorer la terre entière de ses élans et de ses rêves. Chacun peut décider de vivre

cette célébration. Chacun peut se voir un jour acculé à la vivre ou bien à la revivre. Et chacun, dans sa force d’agir, sa puissance d’exister, se doit d’en prendre le plus grand soin. (2017, 132-3)

Bibliographie

- Chamoiseau, P. (1988). *Solibo Magnifique*. Paris : Gallimard.
- Bernabé, J. ; Chamoiseau, P. ; Confiant, R. (1989). *Éloge de la créolité*. Paris : Gallimard.
- Chamoiseau, P. (1990). *Antan d'enfance*. Paris : Gallimard. Haute Enfance.
- Chamoiseau, P. (1992). *Texaco*. Paris : Gallimard.
- Chamoiseau, P. (1994). *Chemin d'école*. Paris : Gallimard. Haute Enfance.
- Chamoiseau, P. (1994). « Que faire de la parole ? Dans la tracée mystérieuse de l’oral à l’écrit ». Ludwig, R. (éd.), *Écrire la parole de nuit, la nouvelle littérature antillaise*. Paris : Gallimard, 151-8.
- Chamoiseau, P. (1997). *Écrire en pays dominé*. Paris : Gallimard.
- Chamoiseau, P. (1997). *L'Esclave vieil homme et le molosse*. Paris : Gallimard.
- Chamoiseau, P. (2002). *Biblique des derniers gestes*. Paris : Gallimard.
- Chamoiseau, P. (2005). *À bout d'enfance*. Paris : Gallimard. Haute Enfance.
- Chamoiseau, P. (2007). *Un dimanche au cachot*. Paris : Gallimard.
- Chamoiseau, P. (2013). *Hypérion victimaire*. Paris : ELB / Éditions La Branche.
- Chamoiseau, P. (2016). *La Matière de l'absence*. Paris : Seuil.
- Chamoiseau, P. (2017). *Frères migrants*. Paris : Seuil.
- Chamoiseau, P. (2021). *Le Conteur, la nuit et le panier*. Paris : Seuil.
- Glissant, É. ; Chamoiseau, P. (2021). *Manifestes*. Paris : La Découverte et Éditions de l’Institut du Tout-Monde.
- Sartre, J.-P. (1964). *Les Mots*. Paris : Gallimard. Folio.